

Culte du 9 novembre 2025 à Grenoble.

Prédication

Yves Freychet

« Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, car tous sont vivants pour lui »

Chers sœurs et frères, chers amis,

Le passage de l'évangile de Luc, chapitre 20, versets 27 à 38 que nous venons d'entendre, est l'un des rares textes du Nouveau Testament à lever un coin du voile sur la résurrection, alors que la résurrection du Christ et de celles et ceux qu'il appelle à sa suite est au centre de notre foi et de notre espérance.

Pourtant, nous sommes, pour la plupart, bien conscients de notre fragilité, de notre finitude et nous savons que nous devrons, un jour, affronter la mort, porte de sortie de notre existence terrestre. Prétendre que l'après ne nous préoccupe pas serait étranger à la nature humaine. Il y a, bien sûr, ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. Certains pensent qu'après la mort, il n'y a rien. D'autres, probablement inspirés par des influences orientales, croient à la réincarnation. D'autres enfin croient à la résurrection. Déjà, du temps de Jésus, même au sein du peuple juif, tout le monde n'était pas d'accord sur l'après. Le judaïsme était composé de plusieurs courants.

Il y avait, entre autres courants, d'une part, les gardiens du temple et de la tradition écrite, les sadducéens, disciples du prêtre Saddok qui vécut au temps des rois David et Salomon, qui s'en tiennent aux écrits du Pentateuque dans lesquels ils n'entrevoient pas de résurrection et qui, de ce fait, n'y croient pas, et d'autre part, notamment, les pharisiens, de tradition plus orale, fréquentant davantage les synagogues que le temple de Jérusalem, et qui croient en la résurrection.

Nous verrons, dans un premier temps, comment cette question de la résurrection s'intéresse à la mort et à l'après, avant d'aborder, dans un second temps, le décentrage qu'opère Jésus pour s'intéresser à la vie avant tout.

I- La mort et après

Comme le relève Antoine Nouis dans le commentaire qu'il fait de ce passage, l'histoire de la femme qui a eu sept maris relève de la casuistique rabbinique. Il était courant dans les débats entre rabbins de pousser une question jusqu'à l'absurde afin de tester une idée et d'aller jusqu'au bout de ce qu'elle signifie.

Il ne s'agit pas nécessairement pour les sadducéens de poser une question piège à Jésus mais de se conforter dans leur croyance. Ils s'adressent à Jésus comme à un pair en lui disant Maître. Ils ont certainement entendu parler de tous les signes manifestés et de toutes les guérisons opérées par Jésus, peut-être même de la résurrection du fils unique de la veuve de Naïm (Lc 7, 11 et s.) et de la fille unique de Jaïros, le chef de la synagogue (Lc 8, 40 et s.)

L'histoire qu'ils racontent à Jésus est hypothétique, mais c'est un des rares passages des évangiles dans lequel Jésus donne un peu de contenu à la grande affirmation de la résurrection.

Les saducéens sont attachés à la Torah. Ils sont détenteurs d'un savoir. Comme les premiers livres de la Bible ne parlent pas explicitement de résurrection, ils ne croient pas à la résurrection. Ils estiment que l'âme s'éteint lors de la mort physique qui marque la fin de l'humain. Ils refusent de se laisser bercer par des illusions d'immortalité et projettent la vie après la mort dans l'importance donnée à la descendance. Il faut à tout prix éviter l'extinction d'une lignée d'où le recours au lévirat.

Cette loi du lévirat, que l'on trouve dans le livre du Deutéronome au chapitre 25, versets 5 et suivants, est donnée au peuple juif pour assurer, susciter une descendance aux hommes qui sont morts sans enfants. La veuve devait se marier avec un frère du défunt et le premier fils de cette deuxième union devait porter le nom du défunt pour assurer une descendance aux hommes morts sans enfants et afin que son nom ne soit pas effacé d'Israël.

Cette prescription permet donc que le nom du défunt demeure après sa mort, ce qui suppose qu'il n'y a pas de vie après la mort. La personne décédée subsiste dans la mémoire et le nom des survivants.

Dans l'exemple exposé par les sadducéens, la femme a été l'épouse des sept frères mais la lignée s'éteint et le nom est potentiellement perdu. La question, « à la résurrection duquel d'entre eux, sera-t-elle la femme ? » paraît d'autant plus surprenante, pour ne pas dire absurde, que les sadducéens ne croient pas à la résurrection. Peut-être cherchent-ils simplement à savoir ce que cela changerait s'ils y croyaient.

Moïse leur a donné la loi du Lévirat. En bons et rigoureux gardiens de la loi, ils s'y tiennent s'y enferment et risquent d'y enfermer Dieu, à qui tout est possible, même ce qui dépasse l'entendement humain. C'est ce que Jésus va essayer de leur montrer dans sa réponse qui offre de nouvelles perspectives en décentrant le débat non sur la finitude de l'homme, sa mort, avec éventuellement celle de sa lignée, mais sur la vie, sur la vie avant tout.

II- La vie avant tout

Jésus leur dit tout d'abord que ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection des morts ne prennent ni femme ni mari.

Jésus a une autre lecture : il part d'une obligation, le lévirat, pour aller vers une libération. Il remplace la procréation par une nouvelle naissance.

Il opère donc un décalage par rapport à la question qui lui est posée en disant qu'elle n'est pas pertinente puisque les positions de femme et de mari auront disparu dans la résurrection, chaque personne sera unique et ne pourra être assignée à un sexe.

Nous trouvons une illustration de cette idée dans le verset 28 du chapitre 3 de l'épître de Paul aux Galates qui dit que ceux qui ont été baptisés en Christ ont revêtu le Christ et qu'alors il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Jésus-Christ.

Dans la résurrection chacun est ce qu'il est avant d'être le mari ou la femme d'un ou d'une autre.

Jésus leur dit ensuite qu'ils ne peuvent pas non plus mourir.

Ce qui qualifie notre vie ici-bas est que nous avons un sexe et que nous sommes mortels, deux caractéristiques qui ont disparu dans la résurrection.

La particularité de notre monde est que les hommes sont mortels et qu'ils doivent donc se reproduire pour sauvegarder l'espèce. Dans l'au-delà, étant fils et filles de la résurrection, ils ne peuvent plus mourir... ils sont semblables à des anges.

Notre corps sexué et mortel est la marque de notre fragilité. La résurrection fait changer de catégorie. Notre être devant Dieu est immortel, c'est lui qui ressuscitera.

Jésus leur rappelle enfin que Dieu n'est pas le Dieu des morts mais le Dieu des vivants.

Prenant à contre-pied les gardiens de la Torah, il leur rappelle que Moïse lui-même a indiqué que les morts devaient ressusciter en évoquant le récit de l'apparition qu'il a eue de l'ange du Seigneur au milieu du buisson ardent sur le mont Sinaï.

En effet, lorsque Dieu choisit Moïse pour libérer son peuple du joug égyptien et que celui-ci lui demande son nom pour l'invoquer auprès des hébreux et répondre aux questions qu'ils pourraient lui poser, il répond : « Je suis qui je suis, ou qui je serai » (selon les traductions). Dieu ne se laisse pas enfermer dans un genre, dans une catégorie, dans un temps, ou même dans un nom.

Et Il rajoute : « Le Seigneur, Dieu de vos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous » pour vous annoncer qu'il avait entendu vos cris et qu'il allait vous délivrer du pays de servitude et vous conduire vers la terre promise.

Cette parole parle d'un Dieu qui ne se définit pas par son statut mais par le fait qu'il est et qu'il entre en relation avec son peuple. Le texte ne dit pas, en effet, qu'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. C'est le même Dieu mais qui tisse une relation particulière avec chacun.

Dieu a suscité une descendance à Abraham mais lui comme sa nombreuse descendance sont appelés à ressusciter à la suite de Jésus, à vivre une nouvelle naissance, une nouvelle vie.

En miroir, lorsque Paul évoque la résurrection, il déclare que, parce que Christ est ressuscité, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis (1 Co 15.10). Cette parole est importante car elle est la même que celle prononcée par Dieu au mont Sinaï.

Par reflet, Paul s'applique cette définition. Ce qui le définit en tant qu'homme, ce n'est pas sa nationalité, son sexe, son statut social, mais le fait qu'il est enfant de la résurrection et que son existence est débordée dans toutes ses dimensions par la grâce de Dieu. Avant même sa mort physique, il est déjà dans la résurrection.

Jésus est venu sur terre pour relever les boiteux, les infirmes, les malades, les marginaux, les rejetés afin de les rendre à une vie belle, afin qu'ils vivent pleinement, par sa compassion, son empathie, son amour.

Il a été pris de pitié pour la veuve de Naïm, pour la fille de Jaïros, pour la femme pécheresse, pour son ami Lazare et pour tant d'autres.

Lui-même, jusqu'à la fin, ne souhaitait pas mourir, surtout de cette façon. Sur le mont des Oliviers, dans sa prière il a même dit : « Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Pourtant que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise ».

La résurrection, cela nous dépasse. Cela dépasse notre raisonnement humain, notre capacité de compréhension. Mais avant de venir au monde, nous préoccupions-nous de notre naissance ?

Les évangélistes Matthieu (Mt 19, 13-15), Marc (Mc 10, 13-16) et Luc (Lc 18, 15-17) relatent la relation de Jésus avec les enfants.

Des gens lui amenaient même les bébés pour qu'il les touche. Voyant cela, les disciples les rabrouaient. Mais Jésus fit venir à lui les bébés en disant : « Laissez les enfants venir à moi ; ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux. En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. »

Alors pour être des enfants de la résurrection, gardons nos yeux d'enfants pour nous émerveiller de la beauté de la création, nos oreilles d'enfants pour entendre la voix du Père, nos capacités olfactives d'enfants pour prendre le temps de savourer le parfum des fleurs, notre capacité à toucher et à être touchés par la grâce comme les enfants amenés à Jésus, nos voix d'enfants pour exprimer notre joie de vivre et notre reconnaissance mais aussi pour manifester notre colère et notre indignation lorsque la vie autour de nous est menacée, enfin notre confiance d'enfants pour ne pas nous soucier inutilement du lendemain puisque le Seigneur est présent avec nous tous les jours et pour l'éternité.

Amen.